

Chapitre 1

Madagascar, l'île à l'envers : une relecture de l'organisation spatiale malgache



Cécile Martignac

CIRAD - UMR 91
Montpellier, France



Bénédicte Gastineau

Laboratoire Population
Environnement Développement
- Aix-Marseille Univ. – Institut de
Recherche pour le Développement,
France

Organisation
spatiale

Bizarrie

Madagascar

Chorèmes

Île tropicale

Madagascar est la seule île tropicale du Monde dont la capitale ne soit pas située sur une côte. Au contraire, Antananarivo -sa capitale- est située presqu'exactement en position centrale de l'île qui affiche, au-delà de cette simple bizarrie, un modèle d'organisation spatiale tout à fait particulier. Cet article part des travaux très approfondis de Jean-Pierre Raison qui soulevaient déjà le caractère étonnant de l'organisation spatiale insulaire malgache et notamment l'énigme constituée par les fortes densités de peuplement sur les hautes terres centrales. Il mobilise l'analyse chorématique notamment le chorotype de l'île haute tropicale, la démographie, l'histoire ainsi que des avancées scientifiques récentes en génétique et archéologie pour proposer de nouvelles pistes d'interprétation de cette exception spatiale.

Madagascar is the only tropical island in the world whose capital is not located on a coast. On the contrary, Antananarivo - its capital - is located almost exactly in the center of the island, which, beyond this simple oddity, displays a highly distinctive spatial organization model. This article builds on Jean-Pierre Raison's extensive work, which has already highlighted the astonishing nature of the Malagasy island's spatial organization, and in particular the enigma of high population densities in the central highlands. It combines geography, demography, history and recent scientific advances in genetics and archaeology to suggest new ways of interpreting this spatial exception.

Introduction

Cet article part d'une observation simple bien qu'*a priori* inhabituelle : Madagascar est la seule île tropicale du Monde dont la capitale n'est pas en position littorale. Cette anomalie – au sens littéral du terme – s'accompagne d'une organisation spatiale tout à fait originale, qui s'affiche en opposition diamétrale avec le chorotype de l'île tropicale tel que défini par Roger Brunet (Brunet, 1990). Bien qu'évidente et rarement relevée, cette configuration exceptionnelle au sens propre du terme reste partiellement inexpliquée, restant « mystérieuse » autant que « *contre nature* » pour Jean-Pierre Raison (Raison, 1984). Parce qu' « *il est excitant à la fois de le constater et d'apprécier en quoi et*

pourquoi telle île particulière s'écarte tant soi peu du modèle » (Brunet, 1997), cet article souhaite proposer de nouveaux éléments d'interprétation de l'organisation spatiale originale de Madagascar. Dans une première partie, nous rappellerons les caractéristiques du modèle de l'île tropicale et tenterons son application à l'organisation spatiale malgache. Dans une deuxième partie, nous présenterons une synthèse de la littérature scientifique existante sur ce sujet. Nous verrons que de nombreuses questions restent ouvertes. Enfin, nous présenterons ce qui nous semble constituer de nouvelles pistes d'interprétation.



Dessin d'enfant, Madagascar. © IRD - Stéphanie M. Carrière. 21/04/2011

I. La règle et l'exception qui la confirme

Le modèle de l'île tropicale

La géographie considère que l'espace -son organisation et ses dynamiques- est le produit du travail des sociétés humaines. Si elle reconnaît que chaque lieu est unique (approche idiographique) et apparaît quelque fois complexe, elle admet simultanément que s'y répètent un certain nombre de figures significatives dont la complexité apparente résulte de la composition de quelques-unes généralement simples qui associent les lieux entre eux (approche nomothétique). Si uniques soient-elles, les îles sont – peut être davantage que d'autres - parmi ces espaces dont les géographes ont pu mettre en lumière des combinaisons types, nommées chorotypes (Brunet, 1980) qui résultent de la combinaison d'un certain nombre de structures spatiales élémentaires nommées chorèmes. L'île tropicale, qualifiée d' « île tropicale coloniale » ou d' « île haute tropicale »

est un chorotype désormais célèbre. Elle cumule trois dissymétries [Figure 1], « une par mot » selon Roger Brunet : entre rivage et intérieur, entre « au-vent » et « sous-le-vent » de l'alizé et enfin entre point de pénétration initial et espace de diffusion.

Ces trois dissymétries sont intrinsèquement liées au fait que l'île tropicale coloniale est généralement une île haute, c'est-à-dire caractérisée par un relief central auquel s'opposent des plaines littorales. Elles concernent :

- Une dissymétrie entre rivage et intérieur : aux plaines littorales périphériques facilement accessibles s'opposent de hautes terres centrales souvent plus difficiles d'accès, surtout si l'île est jeune du point de vue géologique. Ce couple centre/périmétrie inversé est l'élément fondateur du chorotype de l'île tropicale coloniale.
- Une dissymétrie climatique : l'île tropicale

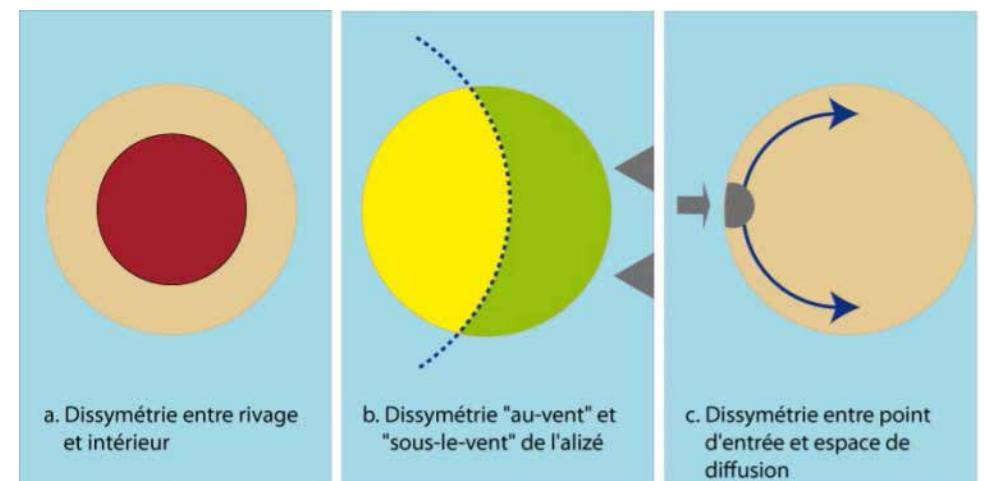


Figure 1 : les trois dissymétries de l'île tropicale coloniale (Brunet, 2001)

coloniale est soumise au flux des alizés, dont l'ascension brutale au contact des reliefs a pour conséquence d'importantes précipitations sur la façade Est exposée à ces flux, associées à un effet de foehn qui touche la façade occidentale plus aride. La dissymétrie est d'autant plus prononcée que les reliefs sont marqués avec une conséquence sur la mise en valeur de l'île. Celle-ci se caractérise d'abord un développement des cultures coloniales et donc du peuplement sur les plaines littorales orientales, compensées plus tardivement par le développement du tourisme héliotrope sur les façades occidentales.

- Une dissymétrie par rapport au point d'entrée : l'île tropicale coloniale est initialement vide d'hommes, ce qui suppose un peuplement exogène, via un ou des points d'entrée maritimes historiques. Ces points d'entrée sont généralement situés « sous-le-vent » ; c'est-à-dire en position d'abri vis-à-vis des vents dominants, là où les premiers navires pouvaient plus facilement trouver un mouillage sécurisé et organiser les opérations de ravitaillement. En général, ce ou ces points d'entrée préfigurent les villes principales ou du moins se trouvent à proximité de la capitale insulaire. Il s'en suit une diffusion dissymétrique du peuplement à partir de ces points d'entrée, largement contrainte par le relief, à l'origine d'un réseau circulaire de centres secondaires. Ce point d'entrée permet par opposition la définition de périphéries, regroupant des extrémités et un secteur central peu mis en valeur situés en général loin du « centre », lequel est évidemment tout à fait excentré.

Ce modèle de composition caractérisé en premier lieu par une inversion du modèle centre-périphérie se reproduit dans un grand nombre d'îles tropicales : Maurice, Grande

Comores, Guadeloupe, Martinique, Mayotte, Hawaii... et bien sûr la Réunion, archétype parfait de l'île haute tropicale qui a inspiré de nombreux travaux et très largement le modèle en question (Couix, Dess, 1992 ; Godard, 1999 ; Guébourg, Théry, 1988). Dès lors si l'on considère Madagascar, île tropicale coloniale jusqu'en 1960, voisine de La Réunion qui partage avec elle quelques pages d'histoire commune, quelle « devrait » être son organisation spatiale si elle était « conforme au modèle ? ».

Madagascar et le modèle de l'île tropicale

Considérons pour commencer Madagascar telle qu'elle est : une île située entre 12 et 26° de latitude Sud, elle est par définition tropicale, soumise au flux des alizés du sud-est qui se heurtent à de hautes terres centrales situées à une altitude moyenne de 1500 mètres et culminant à 2642 mètres, se rapprochant sans l'atteindre des 3000 m du piton des Neiges réunionnais. Coloniale, elle l'a été également, officiellement de 1896 à 1960 mais avec une présence française beaucoup plus ancienne (1643). A priori, les conditions initiales du modèle de l'île tropicale sont réunies. Dès lors, quelle organisation spatiale pouvions-nous légitimement attendre ? Si Madagascar s'était comportée – d'un point de vue spatial - comme une île tropicale coloniale « académique », son organisation spatiale aurait été très probablement « conforme au modèle ».

Si Madagascar était conforme au modèle : exercice de fiction

Bloc détaché de l'ancien Gondwana, Madagascar n'est pas dotée d'un peuplement

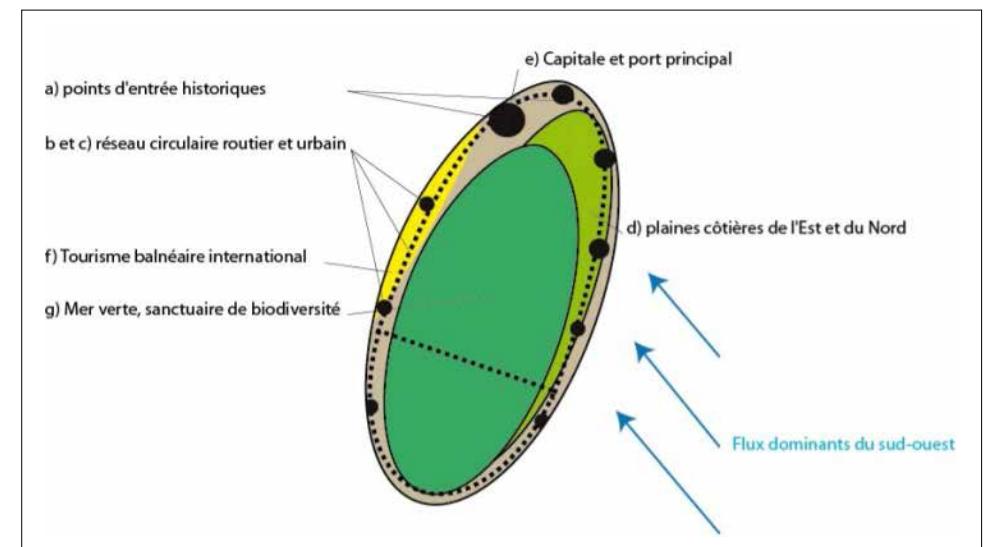


Figure 2 : Si Madagascar était conforme au modèle.

autochtone ancien. Cette absence de peuplement initial implique par conséquent un peuplement exogène, réalisé à partir du ou des points d'entrée historiques. Ceux-ci sont situés bien sûr au nord-ouest de l'île en situation d'abri (a) vis-à-vis des vents et de la houle dominante du Sud-Est. C'est à partir de ces premières implantations humaines devenues les principales villes que s'est faite, par vagues successives, la diffusion du peuplement. Celui-ci s'établit le long du littoral, en couronne périphérique se développant préférentiellement sur les parties basses et planes de l'île, donnant des densités de peuplement et de mise en valeur maximales autour du point d'entrée historique et le long du littoral, densités qui s'affaiblissent à mesure que l'on s'éloigne du « centre » pour devenir nulles ou presque nulles sur le littoral sud-est de l'île. Les extrémités opposées

ainsi que les reliefs c'est à dire l'Imerina, les Hautes Terres de l'intérieur de l'île restent vides ou presque vides, faiblement mises en valeur pour l'agriculture.

A cette configuration centre-périphérie inversée est associé un réseau circulaire hiérarchisé de « centres » ou villes portuaires (b) et reliées entre elles par une route permettant de « faire le tour de l'île » (c). Ensuite parce qu'en tant qu'île haute tropicale, Madagascar n'a pas échappé à l'Histoire expansionniste et économique européennes, il convient de s'attendre à y trouver des marques de différenciation des « mises en valeur » pour les grandes monocultures d'exportation coloniales (canne à sucre, coprah, café, vanille, girofle, ...), à présent plus ou moins réinvesties. Ces plantations, parfois abandonnées, mais le plus souvent reprises par des capitaux étrangers, occupent toute

la façade Est de l'île soumise aux alizés et à de fortes précipitations. Cette occupation des sols caractéristique de l'histoire coloniale dans les îles tropicales est observable sur toute la partie de l'île bénéficiant d'un climat tropical chaud et humide, c'est-à-dire sur les plaines côtières de l'Est et jusqu'à la pointe nord de l'île (d). C'est là que l'on retrouve Majunga, le port principal qui est aussi la capitale (e) choisie par la colonie pour le commerce avec la métropole. Sur la façade Ouest caractérisée par un climat chaud et plus sec se développe le tourisme balnéaire international, les hôtels et leurs plages de sable fin bordées de cocotiers (f). Cet héliotropisme est accentué par l'arrivée massive de résidents étrangers, entrepreneurs, *free-lance* en télétravail ou retraités européens qui recherchent l'exotisme en même temps qu'une vie de carte postale à coûts réduits. En s'éloignant de ces côtes fortement peuplées, s'étendent les Hautes Terres, faiblement mises en valeur pour l'agriculture puis presque vides d'hommes. À perte de vue se déploie une « mer verte » sanctuaire de biodiversité (g) dans laquelle s'organise un archipel de parcs nationaux ou d'aires protégées, importantes sources de valeur ajoutée pour un tourisme national et international en plein essor.

Interrompons maintenant notre exercice de fiction pour observer l'organisation spatiale réelle de Madagascar. Force est de constater que nos envolées théoriques tombent à plat. Bien au-delà de simples divergences locales, Madagascar apparaît littéralement comme l'exception au modèle – celle-qui confirme la règle ? – une île à l'envers.

Madagascar, l'exception au modèle

Une organisation spatiale singulière

À l'opposé du modèle attendu, l'organisation spatiale de Madagascar est caractérisée en premier lieu par des densités de peuplement maximales sur les Hautes Terres¹ et dans une moindre mesure sur une large partie de la côte Est de la côte Nord tandis que le reste de l'île reste très peu peuplé, à l'exception d'un réseau de petites villes portuaires réparties sur toute la côte malgache. Antananarivo, la capitale est située presque au centre de l'île mais n'est pas hypertrophiée au regard de la plupart des capitales africaines. De très fortes densités rurales sont observables sur la totalité des Hautes Terres, polarisées par un réseau de villes/bourgs secondaires relativement dense. La côte Est, fortement peuplée est polarisée par Tamatave, port principal de l'île et organe vital dans les relations économiques de l'île avec l'extérieur. Le réseau routier principal est exclusivement intérieur, configuré en étoile autour d'Antananarivo, pour desservir les côtes qui n'ont aucune organisation spatiale cohérente (Raison, 2002, p.14). Les villes côtières ne sont pas ou plus reliées entre elles par une route circulaire et à de rares exceptions- souvent synonymes de voyages interminables- le passage de l'une à l'autre suppose un transit par la capitale. Outre la question de la dégradation globale du réseau routier, il résulte de cette configuration en étoile avec un seul point de passage central-Antananarivo- une très forte anisotropie de l'espace malgache.

La mise en valeur agricole est globalement calquée sur la répartition du peuplement (et réciproquement). Les Hautes Terres sont

mises en valeur de manière très intensive presque exclusivement à vocation vivrière : riziculture pluviale et irriguée, maraîchage et élevage. La mise en valeur agricole de la côte Est et du Nord est clairement orientée vers les cultures tropicales destinées à l'exportation (vanille, letchis, mangue, café, ...) même si une part de la production alimente les Hautes Terres. Sur le reste de l'île, notamment une large partie de l'Ouest et du Sud, s'étendent de vastes espaces destinés à l'élevage bovin à l'exception de zones de bas-fonds (baiboho) et mi-pentes permettant après aménagement très intensif en main-d'œuvre, la pratique de la riziculture irriguée sur terrasses.

Les principaux espaces de forêt occupent une mince bande positionnée sur le bord oriental des Hautes Terres, matérialisant du Nord au Sud de l'île, tout le long de l'escarpement une véritable frontière entre les Hautes Terres et les plaines côtières de l'Est, ainsi qu'une large part du littoral Sud et Ouest de l'île (forêts sèches). En corrélation partielle avec les forêts s'organise un réseau circulaire d'aires naturelles protégées, absentes des Hautes Terres. Dans cette description rapide, la mise en valeur intensive de la côte Est d'origine coloniale et le peuplement qui y est associé apparaissent finalement conformes au modèle de l'île tropicale. Il convient en revanche de souligner que le point d'entrée situé effectivement au Nord-ouest de l'île (région de Mahajanga) n'est pas devenu la capitale en même temps que le port principal de l'île et n'a pas donné lieu à des concentrations de peuplement particulières.

En revanche, le réseau routier en étoile, la côte Ouest déserte ou du moins très faiblement peuplée et surtout la capitale et les espaces de densités maximales de peuplement situés au centre de l'île, apparaissent au sens littéral, très énigmatiques.

Une histoire du peuplement ponctuée d'incertitudes

Le débat relatif à la colonisation humaine de Madagascar est complexe (Dewar et al., 1993 ; Wright, Rakotoarisoa., 2003, Gommery et al., 2011). S'il existe un consensus sur le fait que l'île est initialement vide d'hommes, la datation des premières traces d'activités humaines sur l'île est soumise à d'importantes variations et incertitudes.

Un peuplement initial par vagues successives

Le peuplement de Madagascar et les mosaïques qui le composent résultent d'un peuplement réalisé depuis l'extérieur, via des arrivées exogènes qui se sont succédées probablement depuis le début de notre ère (Ramiandrasoa, 1975). Très récemment, des découvertes en paléontologie attestent de la présence des humains dès 2000 ans avant notre ère dans le Nord-Ouest de l'île (Anjohibe, Province de Mahajanga) mais probablement avec un très faible effectif d'habitants (Gommery et al., op.cit.). L'hypothèse ancienne mais confirmée par cette récente découverte est que l'on assiste en premier lieu à une forme de diffusion du peuplement très essentiellement côtière - par terre ou par cabotage- initiée à partir de points d'entrée Nord et Nord-Ouest à proximité des voies les plus courtes pour une colonisation humaine depuis les côtes africaines. Jusqu'au 9^e siècle, le peuplement reste côtier et concerne presque l'ensemble du littoral de l'île à l'exception d'une partie du littoral Sud. C'est également à cette période que l'on situe les premières intrusions de ces populations d'origine javanaise (les proto-merina) vers les Hautes Terres (Ramiandrasoa, 1975, op.cit.). Les motivations de cette dynamique centripète demeurent encore aujourd'hui largement inexpliquées, tout comme

¹ L'Institut national de la Statistique (INSTAT) évalue la densité de la région Vakinankaratra à 102 habitants au km² en 2011.

l'important accroissement démographique qui s'en est suivi. En tous cas, les Merina ont représenté une société plus organisée et techniquement plus avancée que les autres ethnies de l'île : « *dans la deuxième moitié du XVIII^e et malgré les troubles, l'Imerina de ce temps était un pays remarquablement*

industrieux et évolué, fort en avance sur tout le reste de l'île » (Raison, 1984, op.cit.). Cette relative prééminence Merina initiale est sans conteste un important facteur de densification et de croissance démographique.

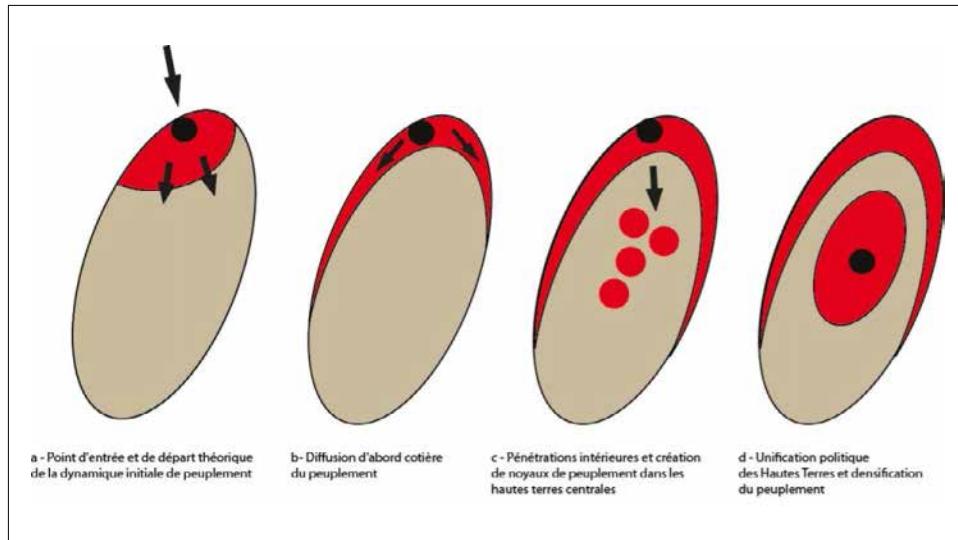


Figure 3 : Historique du peuplement (simplifié à partir de Ramiandrasoa, 1975)

De manière très schématique, au début du 18^e siècle, l'organisation spatiale du peuplement de la grande île est caractérisée par :

- un centre – les Hautes Terres - localement très densément peuplé le long d'une bande orientale (Raison, 1984, p. 39, op.cit.) par un peuplement d'origine dominante indonésienne. La structure de ce peuplement n'est pas spatialement homogène : il s'organise en une succession de noyaux de peuplement dispersés et densément peuplés (structure polynucléaire dispersée)
- des espaces intermédiaires séparés les uns des autres par des espaces intermédiaires, non polarisés et beaucoup moins peuplés ;
- un littoral inégalement occupé mais ponctué localement de noyaux de peuplement denses d'origine arabe (côte Est) indonésienne et africaine dits Malgaches Wak-Wak (côte Ouest) ;
- des espaces intermédiaires « vides d'hommes » ou du moins très faiblement peuplés : c'est le cas de la plus grande partie de l'ouest et du sud de l'île.

Cette structure spatiale du peuplement s'est trouvée ensuite renforcée.

Les royautes / le 19^e siècle

Au cours du 19^e siècle, l'effectif de la population et la densité à Madagascar restent faibles. De 1818 à 1820, le nombre d'habitants est stable, entre 2 et 3 millions (Campbell, 1991). D'une année sur l'autre, le chiffre varie au gré des crises de mortalité : famines et épidémies (cholera, typhoïde, paludisme, variole, etc.). La population est inégalement répartie et relativement peu mobile. Les voies de communication entre les régions sont quasi inexistantes. Tout au long du 19^e siècle, la circulation des biens et des produits agricoles se fait en très grande partie par porteurs. Le roi Andrianampoinimerina par peur de l'invasion européenne a limité les voies de communication faciles et développé un système de portage avec des esclaves et un système de travail forcé (*fanompoana*) (Campbell 1980). En 1896, on compte environ 60 000 esclaves porteurs (Campbell 1988).

Le pouvoir royal craignait aussi les autres royaumes de Madagascar : les Sakalava (partie occidentale de l'île) se sont souvent opposés au roi de Tananarive. Les nombreuses luttes menées par Andrianampoinimerina ont amené les Sakalava à la ruine mais ils n'ont jamais été totalement soumis : « *leurs incursions sur le territoire des Merina et des Betsileo étaient fréquents et créèrent peu à peu une véritable zone désertique.* » (Dandouau et al., 1952, p. 22).

Au 19^e siècle, l'organisation de l'espace malgache semble répondre davantage à des logiques politiques qu'économiques, laissant ainsi vides des espaces qui avaient de forts potentiels agricoles. Ainsi, le

développement principalement rizicole de la région centrale, résulte de la volonté du roi Andrianampoinimerina. C'est avec la main-d'œuvre recrutée grâce au système de corvées obligatoires (*Fanompana*) que s'élèveront les digues, que sont creusés les grands canaux d'irrigation. Dans un certain nombre de domaines, les Merina sont parvenus à un réel degré de développement qui favorise sa croissance démographique et l'augmentation de la densité autour de la capitale. Les politiques menées ensuite ont eu peu d'effet sur l'effectif et la répartition de la population malgache et à la veille de la colonisation, les écarts de densité et de développement semblent déjà très importants entre les Merina et les autres populations de l'île.

L'impact important de la colonisation

La politique coloniale française a été confrontée au départ à une organisation spatiale de l'île diamétralement opposée à ses propres besoins. C'est un pays très faiblement et inégalement peuplé, équipé de faibles moyens de communication que les français entreprennent de coloniser. Un constat est fait, que l'on retrouve pendant longtemps dans les idées de l'aménagement du territoire français : la population peu nombreuse et mal répartie sur le territoire est un obstacle important à la mise en valeur des ressources de l'île et donc aux ambitions des colonisateurs. « *Une population rare, mal répartie², faisant surtout défaut là où elle était le plus utile c'est-à-dire dans la région côtière. [...] Telles étaient les conditions peu favorables dans lesquelles se posait le problème de la main-d'œuvre à Madagascar à la fin de 1896.* » (You, 1905, p.512). Les autorités coloniales mettent alors en œuvre

² « mal répartie », révèle ici un présupposé colonial et du coup, le modèle implicite de l'île tropicale coloniale. La population des hautes terres est inutile pour la colonie. Il est intéressant de noter que si l'on peut attribuer les fortes densités des côtes orientales à la colonisation, pour autant les structures précoloniales subsistent malgré son action.

tout un ensemble de mesures visant à disposer d'une main-d'œuvre abondante sur les côtes chaudes et pluvieuses de l'Est, propices au développement des cultures de rente (vanille, café, bois, mines, ...). Ces mesures sont la mise en place d'une politique d'aide médicale indigène, le développement des voies de communication, l'incitation aux migrations internes et exogènes au profit des régions à mettre en valeur et la limitation des départs au profit de la Réunion, elle aussi en recherche de main d'œuvre. L'effet de la colonisation sur la dynamique démographique réside surtout dans la baisse de la mortalité et donc l'accélération de la croissance démographique après 1950. Ce gain démographique se fait principalement au profit des espaces initialement les plus peuplés, c'est-à-dire les Hautes Terres centrales et surtout les côtes Nord et Est de l'île.

Une anomalie qui demeure inexpliquée

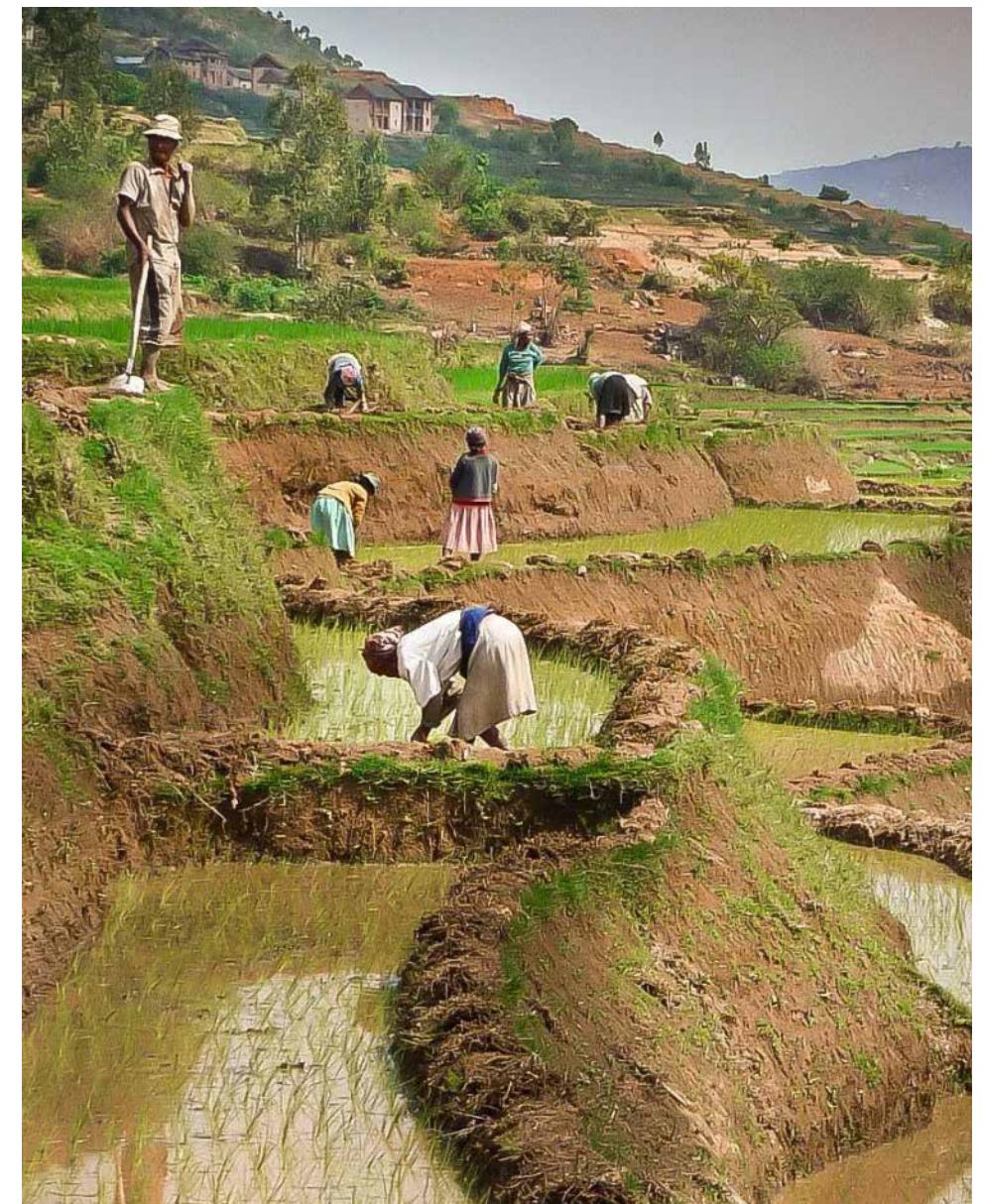
Si le déroulement et les étapes successives du peuplement de Madagascar sont à peu près établies, les motivations à l'origine de la mise en valeur intensive et laborieuse des Hautes Terres centrales situées si loin des points d'entrée par ceux qui semblent être parmi les premiers arrivants sur l'île, échappe à notre compréhension. Des hypothèses sont énoncées : « situation de refuge ou se seraient terrés des groupes rejetés de la côte, méprisés des autres habitants de l'île, climat plus sain grâce à l'altitude qui aurait permis un rapide accroissement démographique ; orientation exclusive des habitants des hautes Terres vers la culture du riz de bas-fonds » (Raison, op cit.) mais aucune d'entre elles ne semble

réellement suffisante. En effet, le peuplement des Hautes Terres centrales puis la dynamique de densification qui s'en est suivie, beaucoup plus importante que sur les côtes, apparaît paradoxale au regard des potentialités de mise en valeur offertes. La formulation de cette énigme par Jean-Pierre Raison est si claire que nous nous permettons de la citer en intégralité :

- premier paradoxe, l'*« extrême concentration de la population sur une fraction très limitée des Hautes Terres. À la grande majorité des auteurs elle est apparue admirable et excessive, au sens littéral contre nature »* [...] Rien dans les caractères physiques de cette région, sinon une relative salubrité, ne justifierait ce grouillement humain ».

- second paradoxe : lorsque de relatives fortes densités de peuplement ont été atteintes, celles-ci n'ont pas motivé le courant d'émigration que l'on aurait pu attendre. « Dès le XIX^e, l'expansion politique merina pouvait sembler une réponse à une situation démographique devenue périlleuse, or cet intense mouvement d'émigration ne s'est pas produit : l'essentiel de la population des Hautes Terres n'a pas quitté le pays. De loin la plus grande part des migrations de population s'est effectuée à l'intérieur de la région même, malgré une croissance démographique plus grande qu'en aucune autre partie de l'île » (Raison, op.cit.).

Cette répartition spatiale de la population demeure largement inexpliquée, même si l'on suppose que cette explication serait pour « l'essentiel à rechercher dans l'histoire du peuplement de l'île » (Raison, op.cit.).



Paysage de culture en terrasse à Madagascar. © IRD - Stéphanie M. Carrière

Discussion

Le mystère reste entier, et génère son lot d'hypothèses qui sont malheureusement invérifiables pour la plupart d'entre elles mais peuvent toutefois être discutées à la lumière dudit modèle. D'autres hypothèses peuvent être également proposées.

L'hypothèse déterministe

La tentation déterministe est forte pour expliquer la concentration humaine au profit du centre de l'île : les populations auraient fui les littoraux au profit des terres centrales pour échapper à un environnement littoral insalubre. Les hypothèses les plus souvent proposées privilégient ce facteur de salubrité, dans lequel les hautes terres auraient offert des conditions plus saines au développement humain, par opposition à un littoral moins salubre et plus propice au développement de pandémies et infections tropicales³. Cette hypothèse est avancée pour l'île Maurice, où l'épidémie de malaria qui tua 40 000 personnes de 1866 à 1869 entraîna un exode vers le plateau central plus sain (Amat-Roze, 1998) mais sans modifier drastiquement une organisation spatiale qui reste largement conforme au modèle. Cette explication peut sembler séduisante mais semble toutefois contestable car elle ne s'applique pour aucune des autres îles hautes tropicales, soumises *a priori* aux mêmes contraintes climatiques et sanitaires. Nulle part, les contraintes sanitaires ne semblent avoir été un facteur suffisamment puissant pour influencer les stratégies sociales de localisation au point d'en modifier les structures. C'est d'ailleurs la récurrence de cette organisation « littoral peuplé/centre vide » qui a validé la canonisation du modèle de l'île tropicale. Tout semble confirmer concernant Madagascar une histoire du peuplement motivée par une attirance pour le centre

associée à une répulsion exercée par le littoral mais plus largement de la périphérie, car les faibles densités de peuplement s'observent bien au-delà des zones côtières.

L'hypothèse sémantique : Madagascar n'est pas une île

Pour François Doumenge « dès qu'une île aura un volume émergé capable de générer par lui-même des effets climatiques, elle entrera dans le domaine continental », et « Madagascar est à ranger dans un groupe insulaire continentalisé », (Doumenge, 1984). Pour Roger Brunet en revanche, Madagascar est une île ... et « sinon qu'est-ce donc ? » (Brunet, 1997). Force est de reconnaître toutefois que la taille de Madagascar (587000 Km²) pourrait lui permettre d'échapper à certaines règles établies sur la base d'îles tropicales volcaniques de taille très réduite (Guadeloupe 1 628 km², Martinique 1 128 km² et Réunion, 2 504 km² ou même Hawaii 10432 km²). Ce paramètre entre probablement en ligne de compte car les contraintes de diffusion du peuplement vers l'intérieur des terres à Madagascar sont très différentes de celles rencontrées dans des îles de taille plus restreintes (pentes moins fortes, existence de larges plateaux intérieurs, accès moins contraint...). Pour autant, elles ne semblent pas non plus suffisantes pour expliquer la situation malgache. En imaginant un territoire parfaitement isotrope, c'est-à-dire dans lequel rien ne serait venu modifier les conditions spatiales de diffusion du peuplement, celle-ci se serait faite en tâche d'huile hémicirculaire depuis le ou les points d'entrée. Or il n'existe aucune trace de cette densité ancienne de peuplement entre le littoral du Nord-Ouest et l'intérieur des terres.

Une hypothèse paléo-historique

La colonisation de Madagascar par l'homme reste un important débat scientifique. Pour Yves Coppens, avec lequel nous avons partagé nos interrogations (Conférence IRD consacrée à l'Insularité, Antananarivo, mars 2010), une des explications est probablement à rechercher du côté de l'ancienneté du peuplement de Madagascar. Pour Y. Coppens, la taille de l'île combinée à sa proximité très grande avec le continent africain rend peu probable une hypothèse de peuplement tardif, qui reste pourtant aujourd'hui privilégiée. Cette piste d'un peuplement plus ancien est partiellement confirmée par la découverte de traces de découpe pratiquées sur des os d'hippopotames nains subfossiles dans la grotte d'Anjohibe dans la région de Mahajanga (Gommery et al., 2011, op.cit.). Alors que les plus anciens témoignages étaient datés de quelques siècles, avant ou après notre ère, pour des gisements situés dans le Sud-Ouest de Madagascar, les découvertes d'Anjohibe montrent une colonisation ancienne du Nord-Ouest de l'île plus ancienne de 1500 ans. Cette région est plus proche que les sites du Sud-Ouest des deux points d'accostage possibles pour les trajets les plus courts en provenance d'Afrique ou d'Asie, ce qui semble alimenter l'hypothèse d'un peuplement plus ancien. Cette donnée historique pourrait constituer un facteur de différenciation de Madagascar vis à vis d'autres îles hautes tropicales voisines plus tardivement peuplées (Maurice, Réunion). En attendant de nouvelles découvertes, les preuves matérielles d'une implantation humaine plus ancienne restent cantonnées au littoral et ne permettent pas encore d'expliquer les concentrations humaines importantes dans le centre de l'île.

Des royaumes concentriques de Java au royaume de Madagascar

L'observation de la carte des ethnies malgaches⁴ met en évidence que la répartition spatiale de ces ethnies sur le territoire n'est pas aléatoire (figure 4). À chaque groupe ethnique correspond très nettement une aire géographique relativement connue et délimitée. Certaines ethnies sont préférentiellement

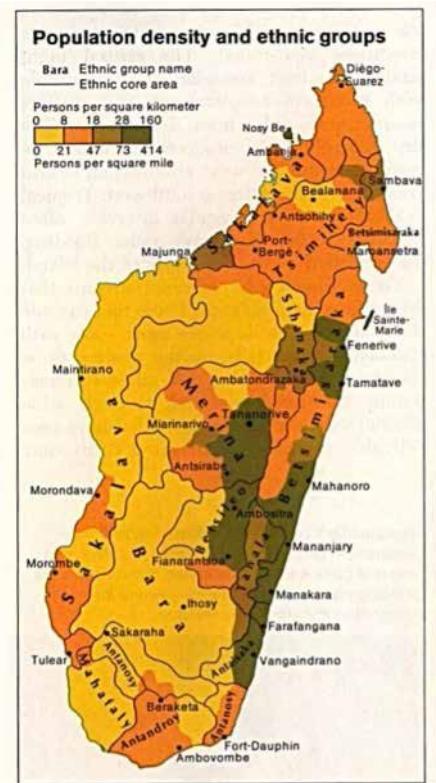


Figure 4 : carte de répartition « ethnique » de la population (source CIA, Atlas of the Indian Ocean, 1976)

³ En parlant du paludisme, Bill Gates explique la configuration spatiale de Madagascar par une adaptation spontanée de la population qui aurait rejoint les hauteurs où l'anophèle vecteur n'est pas présent. Voir http://www.thegatesnotes.com/Personal/The-Opportunity-Ahead?WT.mc_id=10_28_UW_TW&WT.tsra=Twitter

⁴ Cette carte n'est utilisée ici que pour illustrer notre propos, et bien entendu la désuétude de ces approches n'est pas remise en question et n'est pas discutée dans le cadre de cet article.

littorales, comme les Sakalava à l'Ouest ou les Betsimisaraka à l'Est, avec des densités de peuplement qui décroissent à mesure que l'on s'éloigne des côtes. Les Merina en revanche sont très nettement massés autour d'un centre, celui du royaume de l'Imerina abritant la capitale Antananarivo, selon une aire dont il est intéressant de noter la forme presque circulaire. Etant exclu que cette répartition spatiale ethnique soit fortuite ou aléatoire, il devient tout à fait fructueux de réfléchir aux règles ou champs qui ont pu influencer les choix de localisation -conscients ou non- des primo arrivants. Plus particulièrement, ce sont les stratégies spatiales des proto-merina qui ont retenu notre attention.

L'organisation spatiale de l'ethnie Merina montre très nettement que le centre a constitué de manière initiale et durable, un pôle majeur d'attraction pour la population, tandis que cet effet de centre n'a vraisemblablement pas joué de la même manière sur les autres ethnies. Ainsi les Merina se décrivent volontiers comme étant situés sous-le-soleil (*ambaniandro*), se démarquent de ceux d'en bas et de la périphérie (*tanindrana*) situés « sous l'ombre des feuilles » (*ambaniravinkazo*) (Raison et al., 2002). À partir de ce point central, la civilisation Merina, prisant les hauteurs et le centre liée à l'idée de domination (Raison et al., 2002, op.cit) est parvenue à réunifier puis à contrôler l'organisation politique du pays sans ressentir le besoin de contrôler les frontières, laissées à des ethnies compatibles avec une implantation et une économie littorale. Cette conception politique (au sens *polity* anglo-saxon) dans lequel le centre de l'unité territoriale importe bien davantage que ses frontières rappelle les travaux réalisés sur le parallèle existant à ce sujet entre les royaumes de Java et de l'Imerina et destinés à rechercher « des points de rencontre »

possibles des concepts et des institutions entre l'*Insulinde* d'une part et la Grande île de l'autre » (Rantoandro, 2002). Dans chacune des deux conceptions politiques ancestrales, javanaise et malgache, se retrouve une cosmogonie dans laquelle au centre noble qui occupe une position essentielle s'oppose une périphérie impure, et d'autant plus impure que l'on s'éloigne du Centre, via un système de cercles concentriques compris finalement comme un système de valeur. Ces travaux et ce parallèle renvoient plus largement au concept de Mandala, utilisé pour désigner les formations politiques traditionnelles du sud-est asiatique. Le terme a été adopté par les historiens occidentaux du 20^e siècle pour éviter de faire référence à la notion d'état qui n'avait pas là-bas ce sens conventionnel. Les royaumes de Bagan, Ayutthaya, Champa, Khmer, Srivijaya et justement Majapahit (Java) sont appelés Mandala, qui fait référence à une conception diamétralement opposée à la notion occidentale de l'Etat. Dans le Mandala, la *polity* est en effet définie par son centre plutôt que par ses frontières, et peut être composée d'un nombre important de nations tributaires sans qu'il soit pour autant question d'intégration politique (Singh, 2011).

Il est possible d'imaginer qu'à leur arrivée sur les côtes malgaches, les proto-merina dont l'origine indonésienne est désormais confirmée (Cox, 2012) ne se sont pas dirigés vers les Hautes Terres centrales pour y rechercher des conditions particulières de mise en valeur ou de commerce. Plus vraisemblablement, ayant importé avec eux un système politique et culturel puissamment centripète, ils ont fui les côtes (qui se confondent dans le cas d'une île avec la périphérie) pour se rapprocher et s'implanter près de ce qu'ils ont considéré comme étant le centre de l'île. Il est d'ailleurs

frappant de constater que sans instrument de mesure précis et connaissance de la configuration entière de l'île, ils ont dans cette optique formidablement atteint leur objectif (Tana est à 120 km du barycentre de l'île situé dans Itasy).

Une comparaison rapide avec l'histoire de l'île de Java confirme cette hypothèse : Jakarta (Batavia) est la capitale imposée par la colonie pour des questions stratégiques évidentes, mais la capitale culturelle est Jogjakarta située « au cœur de Java » (Rantoandro, 2002, op.cit.), dans le royaume de Majapahit évoqué plus haut. Elle est aujourd'hui la seule province de Java à être gouvernée par une monarchie précoloniale. Redevenue capitale au moment de la révolution javanaise, c'est justement dans cette province que l'on observe les plus hautes densités de peuplement de l'île, avec 1050 hab/km².

Pousser ce parallèle un peu plus loin nous semble fructueux. Cette clé de lecture cosmogonique centre/périphérie semble constituer une forme spatiale fractale permettant de proposer une explication homogène et cohérente aux différents niveaux d'organisation :

- au niveau local, l'organisation spatiale du palais (*Rova*) dont la place représente le milieu de l'espace royal « car elle incarne l'idée d'une royauté centre du Monde » (Rantoandro, 2002) ;
- au niveau intermédiaire, le territoire de l'Imerina, dont l'inhabituelle structure polynucléaire dispersée avait été soulevée par Jean-Pierre Raison ; en fait, la diffusion du peuplement ne se fait pas par diffusion classique, mais par multiplication des centres (les royaumes), stratégie efficace pour maximiser la satisfaction de l'impératif

besoin de centralité des Merina.

- au niveau de l'île entière enfin, avec une capitale Antananarivo, située au cœur du territoire de l'Imerina devenue province administrative⁵ (figure 5), elle-même occupant parfaitement la partie centrale de l'île et concentrant une part importante de la population. Ici, la capitale n'a pas été modifiée par la puissance coloniale dont les intérêts stratégiques évidents étaient situés sur la côte est de l'île, autour du port de Tamatave.



Figure 5 : délimitation schématique des Régions administratives de Madagascar avec 1. Antananarivo, 2. Antsiranana, 3. Fianarantsoa, 4. Mahajanga, 5. Toamasina, 6. Toliara

⁵ En parlant du paludisme, Bill Gates explique la configuration spatiale de Madagascar par une adaptation spontanée de la population qui aurait rejoint les hauteurs où l'anophèle vecteur n'est pas présent. Voir http://www.thegatesnotes.com/Personal/The-Opportunity-Ahead?WT.mc_id=10_28_UW_TW&WT.tsra=Twitter

Conclusion

Cet article a permis de rappeler d'une part que la configuration spatiale de Madagascar ne répond pas aux critères de l'île haute tropicale ni à son chorotype et d'autre part que cette anomalie reste inexpliquée sur un plan scientifique. Comme l'ont démontré les travaux de Jean-Pierre Raison, le rôle de l'histoire apparaît tout à fait déterminant pour comprendre les dynamiques de peuplement qui ont façonné l'espace malgache et qui en font une exception : capitale et densités fortes sur les Hautes terres centrales, régions ouest et sud très faiblement peuplées... Des origines du peuplement dont on ne sait pas grand-chose à aujourd'hui, la diffusion du peuplement répond à des logiques qui dépassent largement la géographie de l'île et qui doivent interroger le chercheur qu'il soit géographe, démographe, historien ou anthropologue.

Le modèle spatio-cognitif Merina d'origine javanaise - associé à la superficie importante de l'île entrent très probablement dans le schéma explicatif du phénomène complexe et contingent qu'est l'organisation spatiale malgache. En cherchant « pourquoi telle île particulière s'écarte tant soi peu du modèle », l'approche géographique montre ici sa puissance heuristique : c'est l'interprétation de cet « écart » qui a permis la formulation d'hypothèses nouvelles concernant l'organisation spatiale de la Grande île. Toutefois, le mystère n'est pas résolu et laisse la place à de nombreuses recherches sur Madagascar, l'île à l'envers.



Dessin d'enfant, Madagascar. © IRD - Stéphanie M. Carrière. 21/04/2011

Remerciements

Nos remerciements vont en premier lieu à notre ami et collègue Gabriel Rantoandro, directeur du département d'histoire de l'Université d'Antananarivo, pour sa connaissance de l'Indonésie et de Madagascar, ses explications et conseils avisés. Nous remercions également Jean-Pierre Raison pour avoir bien voulu relire amicalement cet article, ainsi que Jean-Paul Cheylan. Le problème soulevé dans cet article a servi de support interactif et heuristique pour un cours de géographie (introduction à la chorématique) dispensé dans le Master Sciences Sociales du Développement à l'Université d'Antananarivo en 2009 et 2010. Les réactions et réponses des étudiants (qui se définissaient majoritairement comme Merina), ainsi que les chorèmes réalisés lors des travaux dirigés ont largement contribué à alimenter nos réflexions.

Pourquoi publier cet article ici ?

L'écriture de cet article a débuté en 2006, il a été l'occasion de nombreuses discussions entre les auteurs et des enseignant·e·s·chercheur·e·s à l'Université d'Antananarivo. La première soumission à une revue date de 2012. L'article a été accepté sous réserve de modification. Il a été reviewé par trois pairs. Cette version tient compte des remarques de deux des relecteurs dont les rapports nous ont aidés à améliorer notre texte. Le troisième a fait un rapport que nous avons reçu comme injustement critique, non constructif et surtout étonnamment pas bienveillant. Parce que nous ne souhaitions pas cautionner ce type de fonctionnement, nous avons retiré notre article

et nous l'avons proposé à une autre revue. Il a été accepté après quelques allers-retours, nous avons modifié quelques passages. La revue, en difficulté, a malheureusement arrêté de paraître avant que notre article ne soit publié. Nous l'avons ressorti de nos dossiers pour ce numéro des *Impromptus*.

BIBLIOGRAPHIE

Première partie : vagabondage

Amat-Rose J-M.

1998, L'Ile Maurice : insularité, tropicalité, modernité, un dialogue en forme de leçon : Les spécificités bio-épidémiologiques de l'Océan Indien, Bulletin de la Société de pathologie exotique, vol. 91 (1) p. 46-51

Brunet R.

1980, La composition des modèles dans l'analyse spatiale, L'Espace géographique, Tome 9 n°4, p. 253-265.

Brunet R.

1990, Mondes Nouveaux, in Brunet R., Dollfus O. (Dir), Géographie Universelle. tome 1, Paris Montpellier : Hachette Reclus, 551 p.

Brunet R.

1997, Quelle est la plus grande île du monde ?, Mappemonde, 4-1997, p. 40-41.

Brunet R. (coord.)

2001, Le Déchiffrement du Monde, Paris : Belin, coll. Mappemonde, 400 p.

Campbell G.

1980, Labour and the Transport Problem in Imperial Madagascar, 1810-1895, The Journal of African History, vol.21 (3), pp.341-356

Campbell G.

1988, Slavery and Fanompoana: The structure of Forced Labour in Imerina (Madagascar), 1790-186, The Journal of African History, vol.39 (3), p.463-486

Campbell G.

1991, The State and Pre-colonial Demographic History : The Case of Nineteenth-Century Madagascar, The Journal of African History, vol.32 (3), p.415-445

Central Intelligence Agency

1976, Atlas of the Indian Ocean. Executive office of the president, Washington DC, 80 p.

Couix G., Dess M.

1992, îles tropicales et chorèmes. Mappemonde, 3-1998, p 43-46.

Cox M-P., Nelson M., Tumonggor M-K., Ricaut F-X., and Sudoyo H.

2012, A small cohort of Island Southeast Asian women founded Madagascar, Proc R Soc B 2012 279, p. 2761-2768.

Dandouau A., Chapus G.S.

1952, Histoire des populations de Madagascar, Paris, Editions Larose, 317p.

Dewar, R. E., Wright, H. T.

1993, The culture history of Madagascar, Journal of World Prehistory, 7(4), p. 417-466

Doumenge, F.

1984, Unité et diversité des caractères naturels des îles tropicales, Collection îles et archipels n°3, nature et hommes dans les îles tropicales, CEGET-CRET, 1984, Bordeaux , p. 9-24

Godard H

1999, Les Outre-mers, Atlas de France. Paris, La documentation française, n° 13, 128 p.

Guébourg J-L., Théry H.

1988, Une épure de la Réunion, Mappemonde, 3-1988, p.12-13.

Gommery D., Ramanivosoa B., Faure M., Guérin C., Kerloc'h P., Sénégas F., Randrianantenaina H.

2011, Les plus anciennes traces d'activités anthropiques de Madagascar sur des ossements d'hippopotames subfossiles d'Anjohibe (Province de Mahajanga), Comptes Rendus Palevol, Volume 10, Issue 4, p. 271-278.

Raison J-P.

1984, Les hautes terres de Madagascar et leurs confins occidentaux enracinement et mobilité des sociétés rurales, Thèse d'Etat de l'Université Paris 1, 2 tomes, ORSTOM – Karthala, Paris, 619 p.

Raison J-P.

2002, Ravalomanana et la troisième indépendance ? In Raison-Jourde F., Raison J-P., Madagascar, les urnes et la rue. Politique Africaine n°83, Karthala, Madagascar, 212 p.

Ramiandrasoa F.

1975, Atlas historique du peuplement de Madagascar, Université de Madagascar, Académie malgache, C.N.R. de Tsimbazaza, 31 p.

Rantoandro G.

2002, Des royaumes concentriques de Java au royaume de Madagascar : les fondements d'un héritage résumé, La nation malgache au défi de l'ethnicité, Paris, Karthala, p. 107-123.

Wright H-T., Rakotoarisoa, J-A.

2003, The rise of Malagasy societies: New developments in the archaeology of Madagascar. In Goodman S-M, Benstead J-P.(Eds.), The Natural History of Madagascar, The University of Chicago Press, Chicago,2003, p. 112-119

You A.

1905, Madagascar. Histoire. Organisation. Colonisation. Paris, Nancy, Berger-Levrault et Cie Editeurs, 636p.

Singh M-P., Roy H.

2011, Indian Political Thought: Themes and Thinkers. Pearson Education India, p. 11-13.



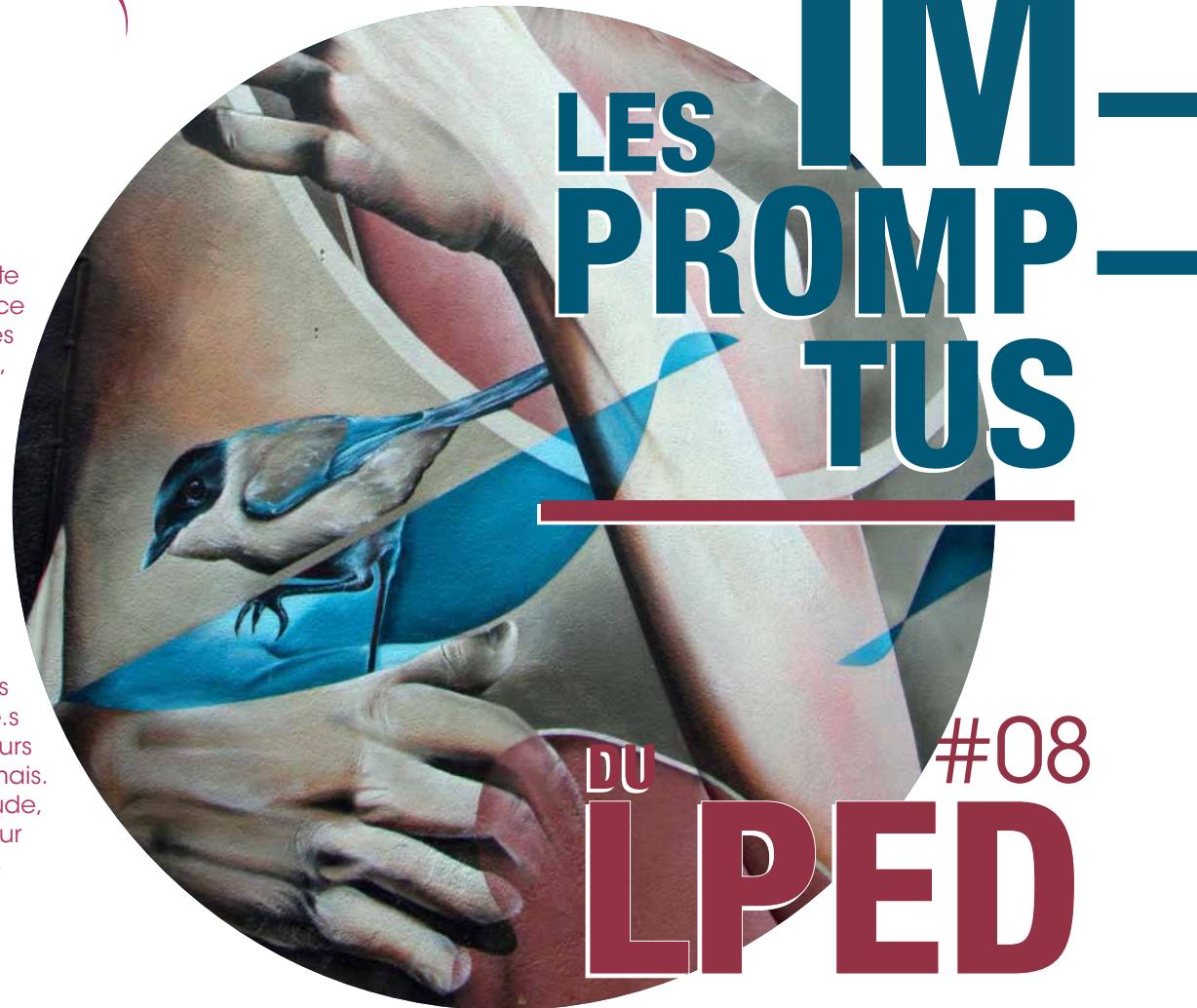
Publier ou périr ("publish or perish"), c'est l'équation à laquelle sont confronté.e.s tous, toutes les chercheur.e.s, ingénieur.e.s de recherche. Pas de financement ou de promotion possibles sans une bonne évaluation de son travail, et pas de bonne évaluation sans un nombre conséquent de publications dans des revues reconnues, à impact factor. Ne pas publier c'est ne pas exister. Cela induit une forte concurrence entre chercheur.e.s, ingénieur.e.s et favorise l'émergence de revues scientifiques avec des modèles économiques abusifs (les revues prédatrices). Pour répondre à cette injonction de publication, les chercheur.e.s, ingénieur.e.s se plient aux exigences des revues. Les formats des articles sont imposés (le plan, le nombre de mots...), l'anglais est devenu dans certaines disciplines la seule langue de publication reconnue. Les articles sont parfois retravaillés pendant plusieurs années avant d'être finalement publiés (ou refusés). Il est de plus en plus fréquent que les revues fassent payer les laboratoires de recherche, les institutions de recherche pour la publication. Une fois publiés, les articles n'appartiennent plus aux auteur.e.s, et très souvent encore, ils ne sont accessibles aux lecteurs et lectrices (individus ou institutions) que moyennant paiement ou abonnement.

Vous l'aurez compris, publier n'est pas une mince affaire. Une des conséquences de ce système est que nous, chercheur.e.s, ingénieur.e.s de recherche nous avons tous dans nos tiroirs et dans nos disques durs des articles de très bonne qualité que nous ne publierons peut-être jamais.

Certains ont été soumis et refusés malgré leur qualité: la sélection est rude, le nombre de soumissions pour une même revue est bien supérieur à celui des places possibles dans un numéro de revue. Certains articles ont un format qui ne conviennent pas aux revues : ils sont trop pointus, trop interdisciplinaires, écrits dans une langue qui ne se publie pas faute d'audience....

D'autres ont été soumis, acceptés, relus, corrigés et jamais publiés, faute de financement.

Édition scientifique :
Julie Cardi, Mélanie Favrot, Bénédicte Gastineau, Didier Genin, Valérie Golaz et Christine Robles



DIGRESSIONS

Les impromptus du LPED

Digressions

Éditeurs scientifiques

Julie Cardi, Mélanie Favrot, Bénédicte Gastineau, Didier
Genin, Valérie Golaz et Christine Robles

Éléments de catalogage

Digressions. Les Impromptus du LPED n°8
Laboratoire Population-Environnement-Développement,
UMR 151 (AMU – IRD), Marseille.

ISBN : 979-10-96763-15-3

Creative Commons - BY - NC - SA

www.lped.fr